

## Novotcherkask sur Dives

Récit de Jacques Sergeff

Un matin, dans les rues encore humides de l'arrosage municipal, alors qu'ils se rendaient au troquet russe où ils avaient déjà leurs habitudes, Vassili aperçut un petit homme qui les précédait et dont l'attitude ne lui était pas inconnue. Il reconnut immédiatement Alexeï Abouvkine le frère de son lieutenant de cavalerie de Novotcherkask. Vassili donna un coup de coude à Piotr et s'écria « Alexeï » ! Le petit cosaque se retourna d'un bond, regardant stupéfait ces deux là comme s'il se trouvait au jour de la résurrection des morts. « Mais d'où sortez-vous ? Tout le monde vous croit morts ! »

Devant un petit déjeuner arrosé de vodka, ils se racontèrent leur fuite de Russie. A seize ans, Alexeï s'était présenté à l'incorporation à Novotcherkask dans la cavalerie du Don, mais vu son jeune âge il avait été refusé. Alors un jour, voulant absolument aller combattre, profitant d'une certaine pagaille autour de la gare de Novotcherkask il avisa un train d'intendance en partance pour le front et se cacha dans un wagon derrière des sacs de pommes de terre. En arrivant au front lorsque les militaires déchargèrent le wagon il apparut devant eux « Coucou ! C'est moi ! Alexeï ! » Ainsi les militaires éclatèrent de rire et l'incorporèrent dans la cavalerie du Don. Il refusa toujours de se rallier aux Rouges comme l'avaient fait certains de ses camarades. Il fuit la Russie en traversant le Dniepr à la nage sur sa jument. Les Rouges installés sur la rive lui tiraient des salves dans le dos, les blessant, sa jument et lui-même à la jambe. La courageuse bête réussit à traverser le fleuve et s'effondra sur la rive après avoir déposé son cavalier sur la terre ferme. Alexeï racontait son histoire les larmes aux yeux disant qu'en maintes circonstances il eut la vie sauve grâce à sa jument : un grand cheval du Don, très rapide qui sentait le danger et détalait en zigzaguant, comme pour éviter les tirs des Rouges. Mourant de soif durant la traversée de contrées désertiques, il dut tremper ses lèvres dans l'urine de son cheval pour ne pas sombrer dans le coma. En Roumanie Alexeï retrouva ses frères Vania et Feodor dans un camp de transit où ce dernier mourut de la typhoïde.

« Pour le travail, dit Alexeï, j'ai peut-être quelque chose pour vous ... Je travaille chez Renault à Boulogne Billancourt. Je vais en parler à mon chef d'atelier, c'est un homme gentil qui aide bien les immigrés russes ». Le lendemain matin, en pénétrant dans l'atelier à l'odeur de fraiseuse, Alexeï aperçut le chef motoriste Hasman qui faisait le tour des machines. Les gars étaient occupés à revêtir leur bleu de travail devant leur placard. Alexeï déposa sa musette dans laquelle était coincée sa timbale remplie du fricot de midi et s'approcha du chef d'atelier « Je peux te parler ? » demanda Alexeï. Hasman l'entraîna dans sa cabine vitrée

- « Alors qu'est-ce qui se passe Abouvkine ? »
- « J'ai deux amis de Novotcherkask qui viennent d'arriver en France, ils cherchent du travail ».
- « D'accord, je vais y réfléchir ... ou plutôt viens demain soir à la maison à Clamart ... tu sais où j'habite »

Alexeï acquiesça en le remerciant. Dans la soirée du lendemain, Alexeï et ses deux amis arrivèrent à Clamart chez Hasman. Ils apportaient une bouteille de vodka achetée rue Darus à Paris. Après les présentations ils s'installèrent autour de la table familiale et Piotr et Vassili racontèrent leur fuite de Russie ainsi que leur engagement dans la Légion. Piotr tira de son portefeuille la lettre de recommandation du colonel Rollet commandant de la légion, qu'Hasman lut attentivement (lettre malheureusement disparue).

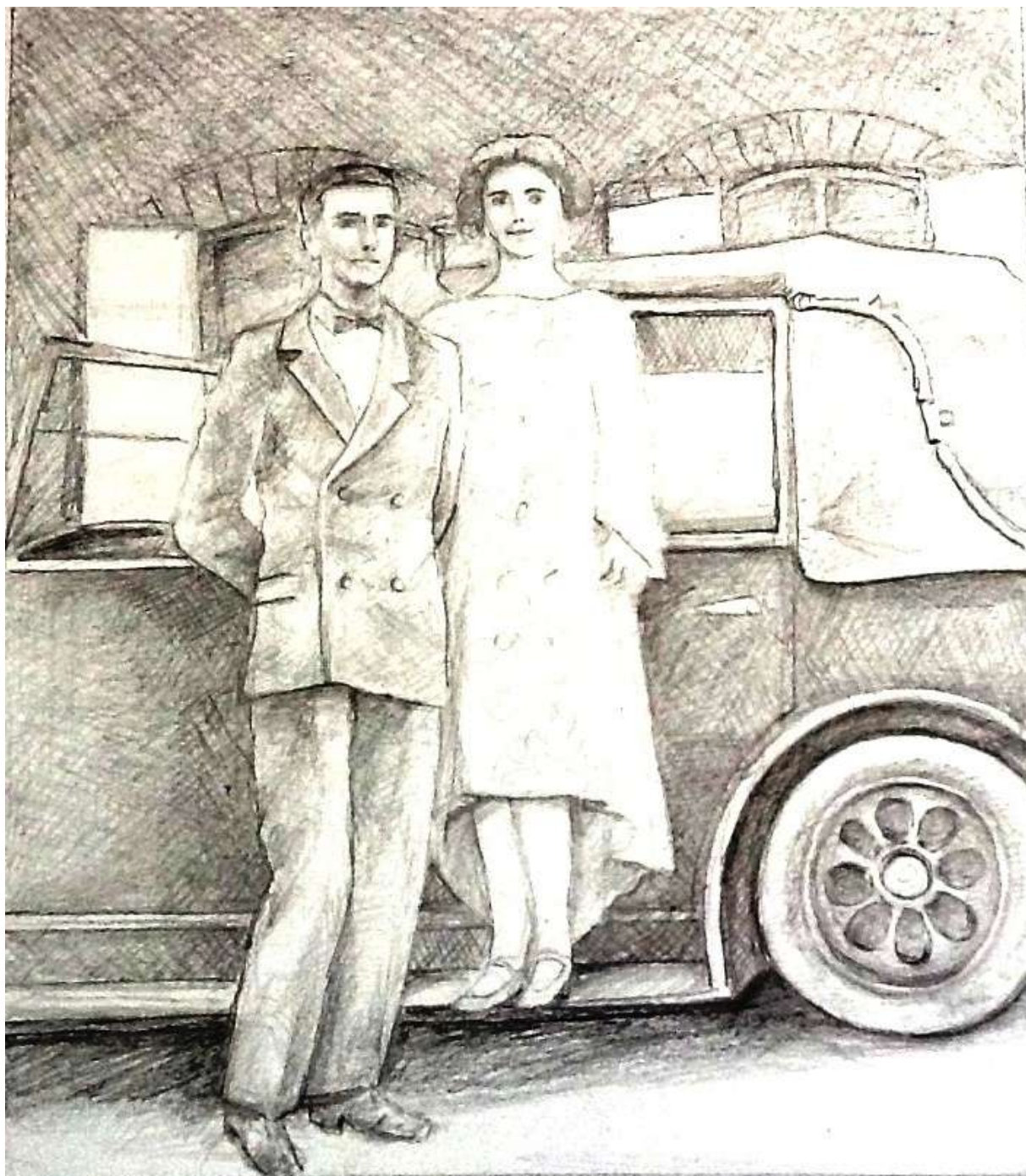


Marie, l'épouse d'Hasman disposa des verres sur la table qu'Alexeï s'empressa de remplir. Dans cette atmosphère familiale depuis longtemps oubliée des Russes la conversation s'éternisa dans la soirée comme avec des amis de toujours. La fille des Hasman qui venait de rentrer de Paris où elle suivait des cours de comptabilité apporta une note féminine à la soirée, ce qui ne fut pas pour déplaire aux jeunes Russes.

Après le récit des Russes, Hasman ...in vino veritas ... se sentit également enclin aux confidences. « Avant la déclaration de la guerre dit-il j'étais militant communiste et je présidais la cellule de Clamart. Fin septembre 1918, je suis allé en Russie », déclara-t-il devant les Russes interloqués. « Déjà là-bas la neige commençait à tomber. Ce fut une longue histoire douloureuse. J'étais mobilisé sur le front comme tout homme valide à patauger dans la boue des tranchées du côté de Verdun avec les camarades entre attaques de jour et de nuit. Puis nous avons été mis au repos dans un village sanitaire dans lequel je fis la connaissance d'une infirmière. Elle venait souvent discuter avec moi. Au début, je ne savais pas où elle voulait en venir puis elle m'avoua qu'elle connaissait mon engagement au parti et qu'elle en était elle-même et je compris assez vite qu'elle était d'un réseau chargé d'organiser les désertions afin de rejoindre la Russie où se préparait disait-elle la Grande Internationale. Cela se fit en plein jour au cours d'une attaque qui avait complètement échoué comme tant d'autres : je restai tapi dans un trou d'obus dans le no man's land et j'attendis la nuit. Avant l'aube, des camarades allemands vinrent me chercher ... Je passe sur les péripéties de ce dangereux voyage. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître je me retrouvai à Moscou. Là-bas je n'eus à faire qu'à des dignitaires bolcheviques et avec d'autres camarades français, nous avons même été invités à la table de Staline ! Ce taciturne à l'œil souriant mais inquiétant ne m'a pas rassuré du tout, et ce que j'ai vu là-bas m'a profondément déplu car ce n'était pas l'idée que je me faisais du communisme ».

« Pendant ce temps », enchaîna Marie son épouse, « j'étais seule en France avec ma fille encore petite, continuellement surveillée par la police, montrée du doigt comme déserteur et bafouée dans mon patriotisme ». Bizarrement, à son retour en France, Henri Hasman ne fut nullement inquiet et il déchira sa carte du parti. Il n'eut plus aucun engagement politique ce qui lui vaudra par la suite quelques retombées de la part de ses anciens camarades qui ne l'avaient pas oublié. On dit sans la famille que les dénonciations en 1942 l'entraînèrent dans les camps d'extermination nazis.

Marie, son épouse était une pure Française née rue de Vaugirard à Paris, issue d'une famille Gervaise, commerçants à Romorantin (Loir et Cher) qui émigrèrent à Paris où ils firent fortune. Son père, dit « le père Leroy » perdit sa femme de maladie, encore jeune alors que Marie n'avait que douze ans. Le père Leroy, inconsolable, se remaria néanmoins avec une jeune et élégante parisienne en guise de thérapie mentale. Mais elle ne supportait pas la petite Marie. En conséquence la petite Marie fut placée en apprentissage chez un tailleur parisien nommé Hasman. Ainsi malgré l'aisance de sa famille, Marie débuta dans la vie sous de sombres auspices qui marqueraient toute son existence future. Et donc, dans l'atelier du tailleur elle fréquenta Henri le fils de la maison, un jeune étudiant au parcours saccadé, avide de justice sociale et souvent impliqué dans des conflits politiques et qui n'avait peur de rien. Au cours de cette soirée avec les Russes Hasman fit part de son intention de démissionner de chez Renault car il venait d'acquérir un garage en Normandie à Dives-sur-mer. Il proposa à Alexeï et à ses amis de les embaucher dans son entreprise. Ainsi fut fait !



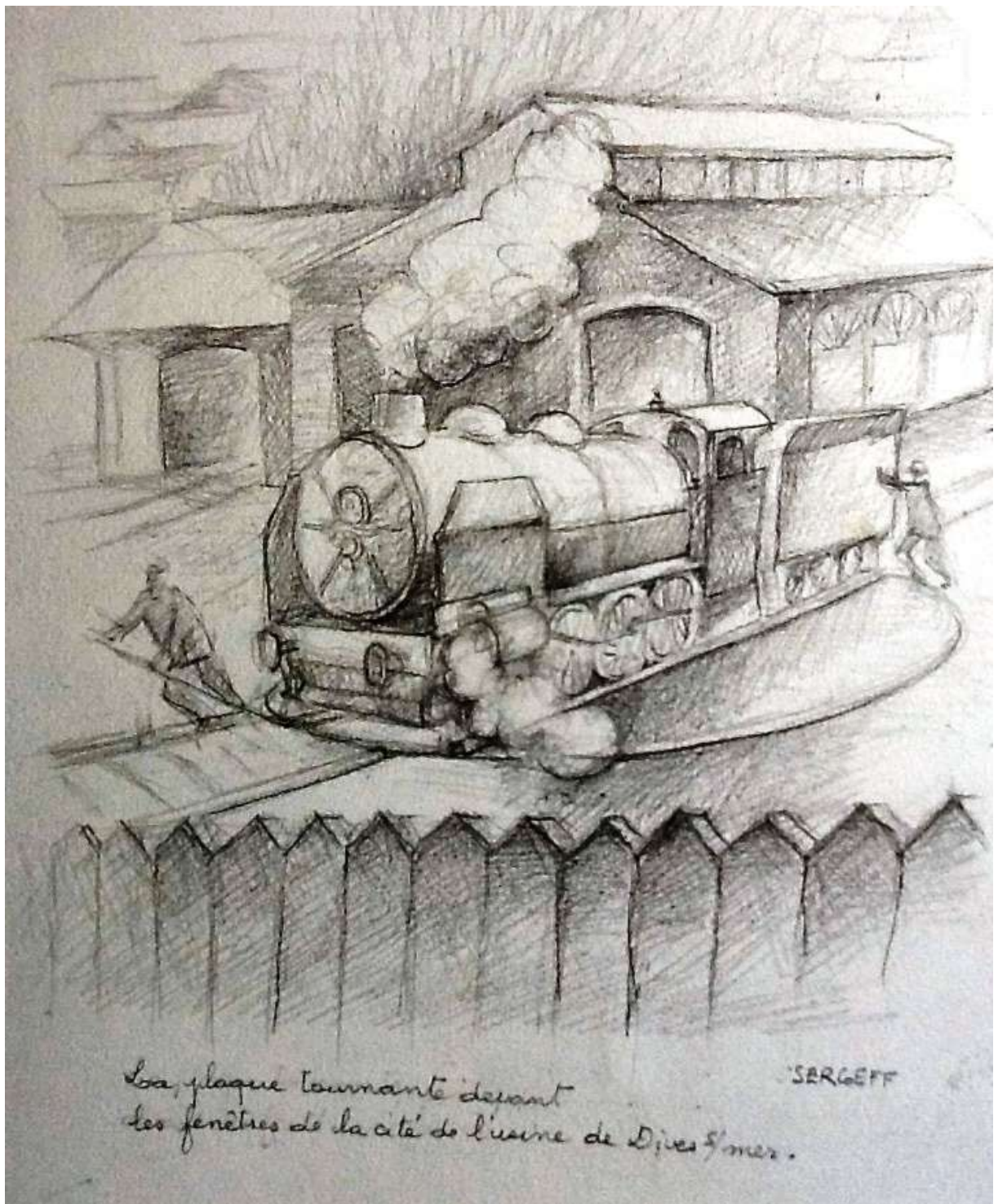
*Le mariage de Piotr Mimaïkoff alias Basile Sergeeff et de Clair Hasman.*

Et Hasman ancien ouvrier militant chef de cellule communiste devint patron en embauchant des cosaques blancs ! Il les forma aux mystères de la mécanique, sa fille tenait la comptabilité du garage qui tournait correctement et dans cette atmosphère quasi familiale ils passaient ensemble les dimanches en pique-nique sur la plage de Cabourg. C'était la vie heureuse. Mais le couple Hasman donna de signes de profonde discorde, Marie déjà fatiguée par les turbulences de son époux, le couple plongea dans les conflits permanents jusqu'au moment de la séparation. Hasman resta dans l'appartement du garage et Marie Leroy s'installa au bas-Cabourg où, reprenant son métier de jeunesse, elle ouvrit un atelier de couture. Entre temps Piotr s'était pris de passion pour la fille d'Hasman, lequel maria sa fille à l'immigré russe !

Dans la ruelle qui mène de l'usine à la cité ouvrière de briques rouges, noircies par le trafic ferroviaire une épaisse couche de mâchefer crissait sous nos pas et noircissait nos pieds nus dans nos sandales. Les palissades faites de traverses de chemin de fer, biseautées aux extrémités qui bordaient la rue, séparaient la cité de la voie ferrée. Le vent de la côte soulevait une fine poussière à l'odeur âcre de carbonil qui nous desséchait la gorge. Les coups de sifflet des locomotives et les hurlements des sirènes scandaient le temps dans ce quartier usinier.

Pendant les années trente je me rendais les jeudis après-midis chez l'oncle Vassili qui habitait la cité avec son épouse française et leur fille ma cousine germaine. Assis dans la petite cuisine autour d'une table appuyée contre la fenêtre qui donnait sur la voie ferrée, l'oncle Vassili me racontait les événements de Russie. Piotr mon père, avec des amis russes à Dives, émigrés également de cette contrée qu'ils appelaient Novotcherkask-sur-le-Don et qu'ils évoquaient souvent devint dans mon esprit d'enfant Novotcherkask-sur-Dives. J'imaginai cette famille russe : ce grand-père, cette grand-mère et ces tantes que je ne connaissais pas et ne connaissais sans doute jamais. Mon père et mon oncle Vassili reçurent durant les années vingt et trente, deux ou trois lettres de leur mère qui disaient qu'elle vivait maintenant à Voronège et que leur sœur Tatiana s'était mariée à un officier de l'Armée Rouge. Dans ses lettres leur mère se voulait conciliante avec le régime ... peut-être à cause de la censure. Cependant les frères Minakoff restaient pleins de scepticisme à l'égard des harangues de leurs camarades d'atelier à dives qui prêchaient le paradis ouvrier du petit père des peuples de l'Union Soviétique. En 1933, ils ne reçurent plus la moindre lettre de leur mère.

En écoutant l'oncle Vassili me raconter ces événements je regardais par la fenêtre le trafic ferroviaire. Deux cheminots le visage marqué de traces noires et de lunettes cerclées de caoutchouc au-dessus des visières de leurs casquettes passaient de longs moments à astiquer les cuivres d'une locomotive qui crachait sa vapeur par intermittence. Puis ils faisaient virer de bord à bras d'hommes cette énorme machine sur la plaque tournante. C'était un spectacle que je ne manquais jamais.



La plaque tournante devant  
les fenêtres de la cité de l'usine de Dives-sur-Mer.

SERGEFF